

Guerre Iran-Irak

Quel héritage ?

Entretien avec **Pierre Razoux**, historien, conseiller à la recherche chargé du Moyen-Orient au Collège de Défense de l'OTAN, à Rome, auteur de Tsahal, nouvelle histoire de l'armée israélienne (Perrin, Tempus, 2008).

Comprend-on mieux aujourd'hui pourquoi Saddam Hussein s'est lancé dans une guerre meurtrière avec l'Iran, qui allait rappeler par bien des aspects les combats statiques de la Première Guerre mondiale ?

Cette question était au cœur du séminaire international sur le bilan de la guerre Iran-Irak organisé le 22 septembre dernier par la prestigieuse université londonienne LSE, auquel j'ai eu la chance de participer. Les conclusions sont aujourd'hui sans équivoque. Lorsque Saddam Hussein lance son offensive surprise contre l'Iran le 22 septembre 1980, il y a exactement trente ans, il le fait pour trois raisons principales.

Tout d'abord, il le fait pour prendre des gages territoriaux en vue de lui permettre de redéfinir à son avantage le tracé contesté de la frontière irako-iranienne. Ensuite, il le fait pour affaiblir le régime islamique de l'ayatollah Khomeiny qu'il perçoit comme une menace existentielle pour l'Irak baasiste. Enfin, il le fait pour asseoir son leadership sur l'ensemble du monde arabe, en se présentant comme le seul rempart crédible face à l'expansionnisme chiite véhiculé par la révolution islamique iranienne. Ce qui devait être une offensive éclair visant des objectifs limités s'enlisa toutefois en une interminable guerre de tranchées qui allait durer huit ans et faire près de 800 000 morts.

La guerre Iran-Irak est assez méconnue du grand public, au-delà des épisodes de « la guerre des villes », des attaques chimiques et des attaques sur

le trafic pétrolier dans le Golfe. Des leçons ont-elles été tirées de ce conflit par nos armées ?

Oui, bien sûr. Ces leçons rappellent tout d'abord l'importance capitale du milieu dans la planification des opérations. Elles se répartissent en enseignements stratégiques et tactiques. Au niveau stratégique, les états-majors ont noté la banalisation du recours à l'arme chimique et aux missiles balistiques et ont équipé en conséquence leurs corps expéditionnaires pour faire face à ces nouvelles menaces. Rappelons-nous l'encombrant équipement NBC dont s'étaient dotées les armées occidentales lors du déclenchement de l'opération « Tempête du désert » en 1991, en Irak justement. Les stratégies se sont ensuite querellées sur la primauté de la défensive par rapport à l'offensive, une majorité d'entre eux estimant que l'avantage allait à la défensive. Les guerres du Golfe de 1991 et 2003 leur ont donné tort. En revanche, l'un des points sur lesquels tous les experts se sont entendus est que la qualité ne compensait pas le nombre et inversement. C'est sans doute là l'enseignement majeur de cette guerre. De même, tous sont tombés d'accord pour considérer qu'il était impossible d'interdire durablement la navigation dans le détroit d'Ormuz, quels que soient les efforts déployés par l'Iran. Cette leçon s'avère plus que jamais d'actualité, à l'heure où l'Iran menace de fermer ce détroit en cas d'intervention militaire contre son territoire. Au niveau tactique, les enseignements ont été nombreux : efficacité

11 février 1984. La ville iranienne de Dezful dévastée par une attaque irakienne.



des missiles antichars (avec des taux réels d'impacts supérieurs à 50 % pour le HOT et le MILAN occidentaux, mais aussi le Spigot russe) ; importance renouvelée de l'infanterie, notamment en milieu urbain ; importance de l'artillerie automotrice de 155 mm ; rôle crucial du génie, tant en mode défensif du côté irakien (dans la défense de Bassorah) qu'en mode offensif du côté iranien (franchissement du Chott-el-Arab et prise de Fao). Les tacticiens ont aussi relativisé l'emploi du binôme « char lourd-avion d'appui » pour lui préférer celui de « VCI renforcé-hélicoptère de combat », même s'il est apparu qu'il était indispensable de renforcer la protection des hélicoptères de combat (une leçon tirée également du conflit afghan). L'un dans l'autre, les experts s'entendent pour considérer que les Iraniens ont fait preuve de davantage d'imagination que les Irakiens dans la mise au point de tactiques novatrices, ce qui ne les a pas empêchés de « perdre » la guerre.

Plusieurs travaux récents sur le nucléaire iranien ont montré à quel point les « vagues humaines » iraniennes influencent encore notre perception quant à la détermination de l'Irak face à ses adversaires. Comment les Iraniens jouent-ils, vis-à-vis de l'étranger, des perceptions de leur action pendant la guerre Iran-Irak ?

Les Iraniens jouent de cette détermination et de ce fanatisme pour convaincre leurs voisins, leurs adversaires potentiels, mais aussi l'ensemble de la communauté internationale, qu'ils n'hésiteraient pas un instant à recourir à la lutte armée, quel qu'en soit son prix, pour défendre leur territoire et « punir » leurs agresseurs. Ce discours est parfaitement intégré par la Turquie voisine, qui se souvient de son histoire tumultueuse avec la Perse, et qui sait

qu'elle ne doit sous aucun prétexte entrer en conflit ouvert avec son voisin iranien. Et pourtant, la Turquie dispose d'une armée autrement plus crédible et motivée que celle dont disposait l'Irak à l'époque de sa guerre contre l'Iran.

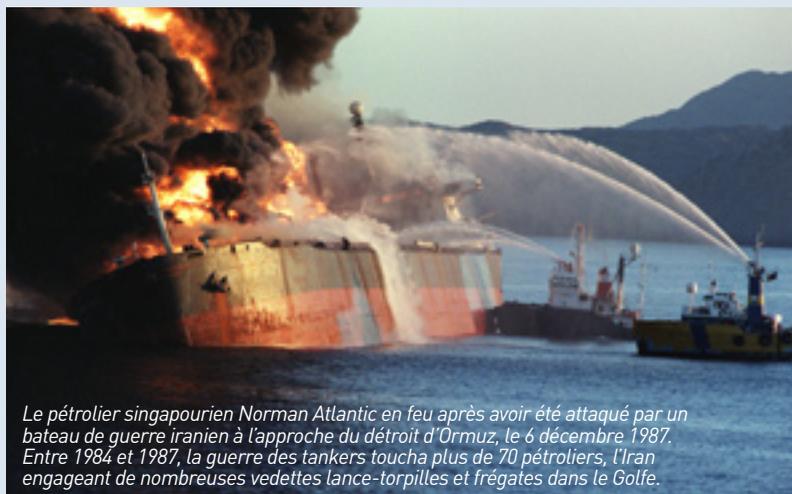
Le régime iranien joue également de cette perception particulière pour justifier la nécessité pour lui de se doter, à terme, de la bombe nucléaire, même si cela n'est jamais formulé aussi clairement, afin de renforcer sa stratégie de dissuasion vis-à-vis de ses voisins et de ses adversaires, et d'éviter qu'une hécatombe similaire à celle de 1980-1988 puisse jamais se reproduire.

On peut sans doute considérer la guerre Iran-Irak comme la dernière vraie guerre conventionnelle du XX^e siècle, menée dans une logique d'affrontement total par deux adversaires réellement combattifs. Mais, finalement, qui a gagné ?

Je ne crois pas que la guerre Iran-Irak soit la dernière guerre conventionnelle du XX^e siècle. Pour moi, ce titre revient à la guerre du Golfe de 1990-1991 qui marque, par bien des aspects, une rupture entre le XX^e et le XXI^e siècle, ne serait-ce que parce qu'elle souligne la victoire d'un concept opérationnel forgé par



Douilles et munitions récupérées par un soldat irakien après la bataille des marais d'Al-Howeizah (sud de l'Irak), en mars 1985. Selon les estimations, 27 000 soldats auraient été tués au cours de ces combats (12 000 Irakiens et 15 000 Iraniens), sans toutefois que la « grande offensive » iranienne permette à Téhéran de prendre le dessus.



Le pétrolier singapourien *Norman Atlantic* en feu après avoir été attaqué par un bateau de guerre iranien à l'approche du détroit d'Ormuz, le 6 décembre 1987. Entre 1984 et 1987, la guerre des tankers toucha plus de 70 pétroliers, l'Iran engageant de nombreuses vedettes lance-torpilles et frégates dans le Golfe.

l'OTAN et les États-Unis (dont dérive le plan de bataille de l'opération « Tempête du désert ») sur un concept beaucoup plus rigide inspiré du modèle soviétique et appliqué à l'époque par l'armée irakienne.

Quant à savoir qui est sorti vainqueur de la guerre Iran-Irak, j'aurais tendance à dire aucun des deux belligérants, mais plutôt les acteurs extérieurs qui ont su tirer parti de la situation. On trouve au premier rang la Turquie, l'Arabie saoudite et Israël. En acceptant du bout des lèvres le cessez-le-feu négocié par le Conseil de sécurité des Nations Unies, l'ayatollah Khomeiny a reconnu implicitement sa défaite. L'Iran était de toute façon ruiné et épuisé par cette épreuve. Quant à Saddam Hussein, sa « victoire à la Pyrrhus » a laissé son pays exsangue et s'est transformée rapidement en une terrible défaite. Deux ans à peine après la fin de sa guerre avec l'Iran, Saddam Hussein envahissait le Koweït pour faire taire la famille régnante koweïtienne qui s'obstinait à maintenir des prix pétroliers très bas et qui refusait de passer l'éponge sur la dette financière que l'Irak avait contractée auprès d'elle pendant la guerre Iran-Irak. Ce véritable hold-up visant les réserves financières et pétrolières de l'émirat devait, en outre, lui permettre de payer ses soldats tout en occupant son armée pléthorique. On connaît

la suite : la libération du Koweït par une coalition internationale, l'isolement de l'Irak, son invasion, puis son occupation par une coalition *ad hoc* qui a offert sur un plateau d'argent à l'Iran ce que l'armée de la République islamique n'était pas parvenue à obtenir en huit années d'une guerre impitoyable !

Les conséquences de cette guerre sont-elles encore perceptibles aujourd'hui ?

Oui, plus que jamais. J'en vois trois. – Tout d'abord, la marginalisation de l'Irak engendrée par les deux guerres du Golfe a directement découlé de la guerre Iran-Irak. Elle a mis l'Irak hors jeu et a renforcé l'Iran, tout en plaçant les pétromonarchies du Golfe en première ligne face à la République islamique.

– Ensuite, la radicalisation du régime iranien. Alors qu'elle visait à affaiblir le régime né de la révolution islamique, la guerre Iran-Irak n'a fait que le renforcer. L'invasion de l'Iran a soudé la population derrière ses nouveaux dirigeants. En maintenant sur le front l'essentiel de l'élite iranienne, la guerre a permis au clergé chiite de s'emparer du pouvoir et de contraindre à l'exil les révolutionnaires laïcs ne partageant pas sa vision théologique de la société et du monde (tels que le président Bani Sadr). Toutes les figures qui ont fait récemment la une de l'actualité

iranienne (Rafsanjani, Khamenei, Khatami, Montazeri, Moussavi et Karoubi) ont exercé des responsabilités importantes pendant cette guerre. Toutes ont adhéré aux thèses radicales prônées par le régime, à un moment donné de leur carrière. Seul Mahmoud Ahmadinejad échappe à cette règle, car il était trop jeune à l'époque. Il n'en a pas moins été propulsé sur le devant de la scène car il a su s'imposer comme le porte-parole des anciens combattants, désireux de prendre leur revanche sur un clergé perçu comme corrompu et profiteur. Pour mieux asseoir sa domination, cette nouvelle classe de vétérans regroupant les anciens *pasdaran* a radicalisé son discours en l'imprégnant d'un populisme vindicatif. C'est cette classe qui exerce le pouvoir aujourd'hui.

– Enfin, dernière conséquence, la relance du programme nucléaire iranien, comme je l'ai déjà mentionné plus haut. L'enlisement de la guerre Iran-Irak a convaincu l'ayatollah Khomeiny de la nécessité de relancer le programme nucléaire arrêté au moment de la révolution islamique. L'état-major iranien était en effet persuadé que si l'aviation israélienne n'avait pas détruit la centrale nucléaire Osirak en juin 1981, Saddam Hussein aurait fini par se doter de la bombe atomique et n'aurait pas hésité à l'utiliser contre l'Iran pour mettre un terme aux hostilités. Depuis, l'acquisition d'une posture de dissuasion nucléaire est l'un des rares sujets consensuels au sein de la classe politique iranienne, pourtant très divisée.

Ces conséquences mériteraient sans doute d'être méditées par ceux qui sont chargés aujourd'hui du retrait militaire américain d'Irak et par tous ceux qui doivent gérer le délicat dossier de la crise nucléaire iranienne.

Propos recueillis par Joseph Henrotin, le 13 septembre 2010